

qui lui servait de demeure. Une femme me donna des soins et quand le soir le baron, après avoir veillé à la sécurité de son armée, rentra chez lui escorté de quelques officiers, la crainte, sans doute, d'être regardé comme complice du crime de ses soldats, la pensée de la honte qui rejaillirait sur son nom, le portèrent à blâmer l'attaque du couvent, à louer ceux de ses soldats qui avaient pu sauver quelqu'une de mes compagnes, et à prendre lui-même soin de mes jours avec un zèle et un respect qui étonnèrent ses affidés.

Il avait à son service un soldat d'une force herculéenne. Huguenot convaincu, rude à la guerre, Bras-de-fer lui servait de garde du corps. C'est à lui que le baron me confia. Dès lors, nul n'eût osé me faire une offense, nul, pas même son secrétaire, un Italien, qui d'abord jaloux eut, je crois, la pensée de me perdre, mais à qui j'eus le bonheur de rendre assez de services pour qu'il me laissât bientôt agir de mon côté comme il agissait du sien.

Après quelques jours de repos dans ce malheureux Chabeuil où nous ne laissâmes que le deuil et les larmes, l'armée des Huguenots se dirigea sur Valence qu'elle devait assiéger. Le sire de Beaumont, touché par mes supplications, me promit de me rendre à mes parents aussitôt que nous aurions remonté plus haut que Lyon, mais pour me faciliter mon voyage, il me fit donner le costume et m'offrit l'emploi de page que j'acceptai avec empressement.

Il paraît qu'il me trouva quelque grâce à monter à cheval et à lui rendre les services que ma charge exigeait, car il s'est attaché à moi et en maintes circonstances il m'a témoigné la plus paternelle amitié.